

# Hautes-Pyrénées

18 mars 1995 / 22



Saint-Laurent de Neste

## Le retour de Rose

Par miracle elle a échappé au piège. C'est pourquoi, malgré son intense émotion, Rose Rosenberg, présente ce jeudi à Saint-Laurent de Neste pour l'inauguration du rocher commémoratif de la tragédie du 3 juin 1944 (notre précédente édition), a accepté, avec affabilité, de témoigner de son drame.



Rose et Marie, ensemble comme au temps où elles allaient se cacher dans la montagne. (Photo Jean-Claude Michaud)

Rose Rosenberg, aujourd'hui épouse Zombek, est venue de Bruxelles, où le couple demeure, pour retrouver ses amis de Saint-Laurent de Neste à l'occasion de cette cérémonie du souvenir. Souvenir, reconnaissance, affection ? Tout à la fois dans le cœur de cette femme qui ne porte pas, malgré les épreuves, ses presque sept décennies.

### De Paris à Saint-Laurent

Rose Rosenberg est née à Paris. Peu après le début de la guerre, plusieurs familles juives se doivent de quitter, par prudence, la capitale. On ne porte pas encore l'étoile jaune, mais déjà les cartes d'identité sont oblitérées d'un tampon spécifique. La famille Rosenberg se replie sur Bourges, puis encore sur Avignon. Enfin, en mars 1942, on arrive à Saint-Laurent de Neste.

La famille Rosenberg trouve refuge à la ferme Marmouget qu'exploitent Joseph et son épouse Jeanne qui, elle, s'occupe surtout d'élever ses cinq enfants, dont Marie qui a le même âge que Rose. Le père de Rose a trouvé de l'ouvrage dans un atelier de maroquinerie à Tarbes, mais les choses, comme l'on sait, s'enveniment.

### Entourés d'Allemands

Rose (16 ans) et sa sœur Lysa (10 ans) sont alors cachées au couvent du Pradeau. « Papa Rosenberg » doit d'urgence se réfugier en Espagne. En février 44, la majorité des hommes des familles juives trouvent des « passeurs de confiance » pour traverser la frontière. Quelques mois plus tard, ces deux mêmes passeurs assurent aux familles qu'elles peuvent rejoindre leurs chefs de famille.

Fin mai 44, Rose et sa jeune

sœur Lysa sortent du couvent. Tout est prêt pour prendre la direction de Fos, via Chaum. Evidemment, les deux passeurs ont récupéré papiers et argent de leurs « clients ».

A la tombée de la nuit de ce 2 juin 44, le groupe de 20 personnes (18 « réfugiés » plus les 2 passeurs) se met en route. « On a marché toute la nuit », nous confiera Rose, « mais toute la journée suivante, on est resté caché dans une grange. La deuxième nuit, on est reparti. Seconde étape : le pont de Chaum. Je me souviens, il y avait dans le ciel une superbe lune. Il ne restait qu'un champ à traverser pour atteindre la sois-disante cache pour la journée. Et d'un seul coup, au milieu de ce champ, alors que nous étions à découvert, on s'est retrouvé entouré d'Allemands. Le seul homme du groupe, Jacques Kadenski, sera abattu sur place. On avait certainement « oublié » la présence de Maurice Osman qui ne reviendra jamais du camp de concentration. Hormis lui, il ne restait que femmes et enfants. Mais tous tombèrent ainsi aux mains de l'ennemi, tous, sauf les deux passeurs et moi... ! »

### Accrochée à la manche d'un traître

Le piège se referme donc en plein milieu du champ. Jacques Kadenski n'a pas la moindre chance, balayé par une rafale. Curieusement, les passeurs échappent au tir. Avec Rose qui a saisi la manche de l'un d'eux et se laisse emporter comme fêtu de paille vers la rivière qui coule en contre-bas. Elle ne la lâchera pas, cette manche, aussi traître que salvatrice. Surtout pas lorsqu'il faut traverser cette rivière aux eaux glaciales. Mais une rivière qui fera perdre la piste aux chiens de l'ennemi. Car dans cette confusion, Nécha Rozenberg a cherché sa fille aînée, ce qui n'échappa

point aux Allemands. « Ma fille, où est ma fille ? »

L'aube va commencer à se lever et les deux passeurs, avec Rose, ont trouvé refuge dans une grange. Deux hommes « corrects », se voulant eux aussi victimes d'une mauvaise rencontre. Rose n'est pas otage. « Aujourd'hui, je pense que j'étais surtout un alibi, donc qu'il fallait me sauver. »

De la grange, on alla se réfugier dans le presbytère de Fonzac et, le lendemain, on me donna un vélo pour rentrer chez les Marmouget qui m'ont à nouveau hébergée, adoptée comme une de leur vraie fille. Des mois durant, ils ont protégé l'orpheline que j'étais. Pas sans risque puisque j'étais juive. Je me souviens qu'à la moindre alerte, à la moindre approche de l'occupant ou d'un inconnu,

on filait, avec Marie, se cacher dans la montagne. »

Rose n'a quasiment pas quitté, jeudi après-midi, son amie Marie qui, le 18 juin 1993, reçut en son village natal, des mains de l'ambassadeur, consul d'Israël, la « médaille des Justes » du Comité Français « Yad Vashem ».

Mais Rose, comme Marie Chaminade, n'oublie jamais de rappeler que d'autres familles de Saint-Laurent ont suivi la même conduite que les Marmouget, et qu'il serait injuste d'oublier les risques qu'elles ont pris, elles aussi. C'est donc à tout un village qu'il convient de témoigner respect. Mais aujourd'hui ces marques de solidarité ne sont-elles pas gravées à tout jamais dans la pierre ?

Jean-Claude MICHAUD

## Saint-Laurent-de-Neste

### Les larmes de Rose et Marie

Elles n'avaient que 17 ans, en cette sombre année 44. Rose venait d'échapper au piège qui devait conduire sa mère et sa jeune sœur à la mort dans l'enfer d'Auschwitz. Marie Marmouget, de Saint-Laurent-de-Neste, avait déjà compris toute la valeur morale de ses parents qui cachèrent cette orpheline juive. Jeudi, Rose et Marie se sont retrouvées. Alors des larmes ont coulé.

DERNIERE PAGE